

**Flurina Badel (\*1983) & Jérémie Sarbach (\*1991), *De Novo*, 2018, HD video, 35'06", inv. BA 3473, achat en 2018**

Réalisée en 2018, *De Novo* est une œuvre audio-visuelle issue du cycle de création éponyme des artistes suisses Flurina Badel & Jérémie Sarbach (Badel / Sarbach). Cet ensemble, compilant des performances et des photographies, des œuvres plastiques et des installations, questionne le paysage et sa construction ainsi que la place occupée par l'être humain dans l'environnement. La vidéo est l'aboutissement des recherches menées entre 2016 et 2018 et elle se décline comme un lexique visuel de symboles liés à des thématiques sociétales contemporaines. Rythmée par une bande originale aux sonorités expérimentales, elle exhibe pendant un peu plus d'une demi-heure les déambulations et les rencontres hasardeuses de personnages anonymes, de paysages surréalistes et d'anthropomorphismes étrangement familiers.

Un élément fondamental se révèle rapidement : le doigt, vecteur de sens autoproclamé à l'ère digitale. Le répertoire est infini et l'importance du motif est telle que ce *digitus* devient corporel, voire animal. Défilent alors des Vénus de Willendorf, une baleine, un pêcheur, un cerf, des têtes de bovidés, des crânes et même un-e artiste dans son atelier. Tous, sans exception, sont faits de doigts. Usant sans relâche de cette forme symbolique, Badel / Sarbach s'essaient à la transcription d'une typologie des comportements socio-culturels propres à notre époque : l'artiste et la sacralité de l'atelier, le lieu intime de la création ; le pêcheur, reclus et patient face à l'attente ; le marcheur en pleine ascension, bravant la cime aiguisée de la montagne sublime ; le joueur de carte et la collectivité sociale ; la première représentation de la femme, stéatopyge, fertile ; le Narcisse contemplant son reflet, *etc.* L'œuvre vidéo se sert de ces combinaisons pour s'attaquer, par exemple, à des thèmes grinçants tels que l'écologie. On rencontre un sapin se faisant secouer par un étrange objet. Tenu à bout de bras par un humain dont seules les mains dépassent dans le champ, *Antler (De Novo) I*<sup>1</sup> représente des bois de cerfs montés sur bâton. La sculpture, de carnation similaire à celles des doigts, fait référence aux représentations post-colonialistes de l'homme blanc européo-centré. Ironisant sur la destruction de certains arbres par le tégument des bois des cerfs en intégrant littéralement l'être humain à ce phénomène environnemental qui le dépasse, Badel / Sarbach dénoncent la portée des actions humaines ancestrales de l'humain sur l'environnement. Dans un registre tout aussi cynique, une banane creusée de containers et contrainte par sa forme courbe tourne en rond, parodiant le mouvement d'un paquebot. Ouroboros de l'import/export en eaux internationales, elle dessine vicieusement dans les flots la trace de la mondialisation. *De Novo* oscille constamment entre une dénonciation des comportements inconscients de la masse et une certaine forme d'apologie des accomplissements humains. L'habitat, symbole du développement millénaire de l'être humain, est célébré lorsqu'est exhibé l'intérieur boisé et chaleureux du Museum d'Engiadina Bassa de Scuol, empli de « ready-mades du passé »<sup>2</sup> mais concomitamment exempt de toute présence humaine. L'environnement extérieur est aussi abordé lorsque le marcheur, grimpant la montagne, fait corps avec les différents types de paysages que Badel / Sarbach nous font rencontrer : le paysage de montagne, le paysage de glace, le paysage sous-marin et le paysage désertique. Les artistes ne manquent pas de relever le paradoxe inhérent à la notion de paysage en jouant avec la représentation d'une nature domestiquée : des

---

<sup>1</sup>Flurina Badel & Jérémie Sarbach, *Antler (De Novo) I*, 2016, polyuréthane et bois, 240 cm x 90 cm x 100 cm, inv. FCD 162, achat en 2016

<sup>2</sup> Flurina Badel & Jérémie Sarbach, „Front Room“ in : *Glossary*, 2018, p.2

monticules d'herbes triangulaires simulent un jardin taillé au cordeau et rappellent ainsi que les différentes formes que peut revêtir la nature – parcs, champs, jardins, paysages – demeurent des constructions de la société occidentale. Cette réflexion rappelle celle du sociologue grison Lucius Burckhardt qui questionnait la légitimité du marcheur à déterminer les propriétés esthétiques d'un paysage en faisant l'expérience physique de la nature par l'engagement de son corps dans l'environnement : « ces endroits sont-ils beaux *a priori* et seulement accessibles par hasard ? »<sup>3</sup>.

Badel / Sarbach accordent ainsi une place prépondérante à l'incidence et au hasard émergeant lors du processus de création : transformées en formes, les idées véhiculent un sens. Elles sont ensuite rapprochées, sciemment ou par le hasard de la production manuelle, avant d'être mises en scène et filmées. S'ensuit le montage numérique des multiples prises de vue récoltées avec l'outil vidéo. La traduction des idées en formes et des formes en scènes reste donc tributaire du choix des artistes et de leur implication physique. La main du créateur, ainsi impliquée, vient célébrer le statut initialement artisanal de *De Novo*.

Si en latin, « de novo » signifie le recommencement, la nouveauté, le titre nous donne une indication non-négligeable au sujet de l'œuvre : elle fonctionne de manière cyclique. Les plans se suivent, les scènes s'enchaînent, se complètent, se court-circuitent parfois même. La notion de temporalité s'effrite et la présentation en boucle permet de questionner la dualité de sa nature : le temps de l'œuvre et le temps de la narration. Les saisons défilent, les actions se répètent, tributaires de la technicité imposée par le montage de la vidéo. L'action d'ouverture – les mineurs anonymes récoltant des roches et une main tenant un caillou pour façonner un bloc de terre glaise – se retrouve dans la scène finale : les mineurs récoltent toujours les cailloux tandis que le créateur s'en est allé : seules les traces de son passage – la poussière du bloc de terre à modeler – restent. Mais le *loop* empêche la fin de s'installer vraiment : dans un éternel recommencement, les mineurs réapparaissent et, mécaniquement, travaillent au rythme musical imposé par les créateurs. On comprend alors qu'un déterminisme sous-tend l'ensemble de *De Novo*. Le huis-clos de l'artiste dans son atelier le montre bien : aux murs, on devine une baleine, une Vénus, des cocktails Molotov de gentianes ainsi qu'un pêcheur, c'est-à-dire les esquisses préalables à l'œuvre finale. Par la mise en abyme de leur propre création, Badel / Sarbach parviennent à mettre en exergue l'atemporalité narrative induite par l'interface vidéo. Véritables démiurges, les artistes rappellent la contingence de l'art et de sa fonction en proposant, avec *De Novo*, une version mondialisée et numérique de l'allégorie de la caverne de Platon<sup>4</sup>

Isaline Pfefferlé, 2018

---

<sup>3</sup> Lucius Burckhardt, „Why is Landscape Beautiful? (1979)“ in : Jesko Fezer, Martin Schmitz (Eds.) *Lucius Burckhardt Writings. Rethinking Man-made Environments. Politics, Landscapes & Design*, Vienne, Springer Verlag, 2012, p.137 [are such places lovely primarily, and accessible only accidentally?]

<sup>4</sup> Damian Christinger, „De Novo » in : *Texte zu De Novo*, 2018, p.12